

## Compte rendu de la soirée-débat du 7 janvier 2015 à l'Espace du Val de Gif

**CONFÉRENCE DE M. JEAN-LUC MARION :**  
**"CONNAÎTRE DES CHOSES, CONNAÎTRE DES OBJETS"<sup>1</sup>**

*Philippe LESTANG* : Nous avons le grand honneur d'accueillir Monsieur Jean-Luc Marion dans le cadre d'une soirée commune à l'association « Foi et Culture Scientifique » et à l'association « Les vendredis de Gif ».



Jean-Luc MARION

Philippe LESTANG

M. Marion est philosophe, ancien élève de l'École Normale Supérieure, et membre de l'Académie française. Il est professeur émérite à l'université de Paris-Sorbonne et professeur à l'université de Chicago. Il donne également des cours dans différentes universités étrangères. Par ailleurs il est membre, au sein de l'Église catholique, du Conseil Pontifical de la Culture, où il a été nommé par le pape Benoît XVI.

Ses travaux philosophiques portent principalement, en phénoménologie, sur la question de la donation et des divers types de phénomènes, à travers de nombreux ouvrages, dont "Réduction et Donation", "Étant donné", "De surcroît" et "Certitudes négatives". Beaucoup d'autres de ses livres se rattachent au même sujet. L'ensemble de sa réflexion, à partir d'une lecture de Descartes, monte jusqu'à Dieu.

Dans un livre qu'il a consacré à son œuvre, un philosophe écrit : « *Il y a dans la philosophie de Marion, et c'est en cela qu'elle est passionnante et qu'elle nous demeure proche, ce qui est la marque de toutes les grandes philosophies : l'adéquation, presque sous nos yeux et à portée de main, d'une virtuosité conceptuelle déroutante et redoutable, avec la sensation délicieuse que celle-ci s'incarne pourtant dans notre quotidien le plus banal.* » (Stéphane Vinolo, dans son livre "Dieu n'a que faire de l'être - introduction à l'œuvre de Jean-Luc Marion").

*Bernard SAUGIER* : L'association « Foi et Culture Scientifique » a préparé cette soirée avec le soutien des « Vendredis de Gif ». Notre région compte beaucoup de scientifiques ; certains sont croyants, beaucoup sont incroyants, mais tous sont animés par un projet et partagent un désir de connaître qui suppose une forme de foi - j'emprunte ces mots à Dominique Grésillon, un des fondateurs de notre association. Science et foi ont plus en commun qu'il ne paraît, et nous étudions ces relations depuis plus de 20 ans au cours de réunions mensuelles ouvertes rassemblant entre 20 et 45 participants. Les comptes rendus sont diffusés aujourd'hui à plus de 170 personnes et nous éditons deux fois par an une revue appelée « *Connaître* ».

De temps en temps nous élargissons notre cercle habituel, quand nous accueillons un hôte de marque comme ce soir, le philosophe Jean-Luc Marion.

J'ai été élève à l'École Normale quelques années avant Jean-Luc Marion, dans la section des sciences. À l'époque il y avait peu de contacts entre littéraires et scientifiques, malgré de multiples occasions de rencontre notamment au Pot, comme on appelait alors la cantine. Les scientifiques affectaient de ne rien comprendre au beau parler des littéraires, et ceux-ci trouvaient trop terre-à-terre les préoccupations des scientifiques. Je regrette maintenant cette absence de dialogue, qui n'est bonne ni pour les uns ni pour les autres, et j'espère que Jean-Luc Marion va nous donner le goût de renouer le dialogue entre philosophes et scientifiques.



Bernard SAUGIER

<sup>1</sup> Ce compte rendu est le plus fidèle possible à l'enregistrement audio fait pendant la soirée, mais n'a pas été relu par Jean-Luc Marion.

Jacques AUGÉ : Cette conférence-débat a été initiée par l'Association Foi et Culture Scientifique, qui a demandé à l'Association des Vendredis de Gif si elle voulait s'y associer, ce que nous avons volontiers accepté.



Jacques AUGÉ

La philosophie des Vendredis de Gif est assez différente de celle de Foi et Culture Scientifique. En général les conférenciers qui sont invités sont des personnes qui portent des témoignages et qui sont en général fortement engagées. On peut dire que c'est aussi le cas de Jean-Luc Marion.

Pour ceux qui ne connaissent pas les Vendredis de Gif, je peux rappeler son historique : l'association a été créée à la suite d'une conférence de l'abbé Pierre en 1982 ; et depuis, des conférences débats ont eu lieu régulièrement à Gif. J'ai pris la présidence de l'association en mars dernier, avec beaucoup de plaisir, en raison de l'ouverture extrêmement large de l'association, sur le monde économique, sur le monde social, religieux, scientifique, politique. On n'a absolument aucune censure, puisqu'on ne dépend de personne ; nous pouvons inviter qui nous voulons, mais il faut que ce soit des personnes de conviction, et non des cours universitaires.

Ces derniers mois, nous avons invité la présidente de la Cimade sur les questions de l'immigration, puis une femme pasteur sur le rôle de son Église dans la reconnaissance de la place des femmes, et enfin un couple d'agriculteurs du plateau de Saclay qui milite pour l'agriculture biologique. Nous recevrons au cours des mois à venir d'abord un historien orthodoxe, puis la présidente des amitiés Charles Péguy, ensuite en mars un représentant du CCFD-Terre solidaire.

## EXPOSÉ DE M. MARION

Vous êtes en majorité des scientifiques, je ne suis pas un scientifique. Les littéraires ne parlaient pas aux scientifiques à l'École Normale, donc je ne suis absolument pas capable de parler avec vous (rires). Pourtant c'est ce que je vais faire pendant trois quarts d'heure, puis je répondrai - mal - à des questions que je ne comprendrai pas.

Le sujet dont nous étions convenus est le suivant : "*Connaître des choses, connaître des objets*". Je voudrais d'abord expliquer ce que l'on peut dire sur l'invention du concept d'objet, si on considère l'histoire de la philosophie et donc l'histoire des sciences, car elles sont difficilement séparables. Avec le concept d'objet, j'espère parler de quelque chose que je comprends un peu et que vous pratiquez beaucoup. Vous travaillez tous sur des objets, l'objet de votre travail de laboratoire, de vos manip diverses ou de votre programme : le physicien travaille sur les plasmas, le rayon laser, sur les terres rares... ; d'autres travaillent sur des questions d'économie, de chimie...

### **Pendant des siècles, le terme d'objet n'a jamais été prononcé.**



René DESCARTES (peinture F. Hals)

Les Grecs n'avaient pas de mot pour dire "objet", ils ne savaient pas ce que c'était. *Le terme d'objet* est né en latin et s'est peu à peu imposé au Moyen-Âge, mais n'a pris véritablement son développement qu'aux 14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles. Pourquoi ? Et qu'est-ce qu'un objet ?

Le théoricien de l'objet est *Descartes*, il a imposé le terme. Descartes se pose la question de l'objet dès le début, dans le contexte suivant : faisant la revue de l'état des sciences de son époque, il constate - et ce n'est pas très original - qu'il y a de très nombreuses sciences, mais que deux seulement permettent d'accéder à de la certitude : l'arithmétique et la géométrie. L'arithmétique et la géométrie - avec leurs dérivations, la musique qui dépend de l'arithmétique et l'astronomie, qui dépend de la géométrie - ne se trompent jamais dans leurs résultats, qu'on peut toujours vérifier.

Les Grecs l'avaient déjà constaté. Ils avaient remarqué que ces deux sciences avaient le privilège d'avoir des démonstrations répétables, vérifiables par n'importe qui ayant l'esprit à peu près normal. Les autres sciences savent des tas de choses, mais c'est toujours par des "on dit", par des expériences qu'on ne peut pas répéter, donc elles ne donnent pas de science, de certitude.

Descartes dit en substance : « Cela suffit comme cela ! Ou bien, il n'y a pas d'autre science que les mathématiques, ou bien il faut utiliser les recettes des mathématiques dans d'autres domaines si on veut atteindre des résultats certains. », parce qu'il définit une science comme une "*connaissance certaine*"; non pas une "connaissance" - sinon l'histoire, la mythologie, la littérature, l'astrologie seraient des sciences, - mais une "connaissance certaine".

Cette connaissance certaine a pour modèle les mathématiques, mais elle n'est pas une répétition des mathématiques. La caractéristique des mathématiques est qu'elles ne portent pas sur de la matière, mais seulement sur des formes.

### Forme et matière.

La distinction « matière-forme » était fondamentale chez les Grecs. Aristote l'avait thématifiée en disant : « Il y a des sciences certaines, les mathématiques et la logique formelle (dont les syllogismes sont un exemple) ; mais elles ne sont vraies que si on fait abstraction de ce qui produit l'erreur et l'incertitude, à savoir la matière. »

Prenons un exemple simple. Je vois ce verre, il a *une forme et une matière*. Il est facile de connaître la forme du verre qui permet de contenir, et de voir pourquoi il contient de l'eau sans fuite : il faut un espace clos sur les côtés. Quant à la matière, elle peut être tout, éventuellement n'importe quoi, poreuse ou non poreuse. On peut partir de la terre, mais laquelle, dans quelles conditions ? ; il faut la cuire, pendant un temps à définir, c'est fragile, etc.



La matière, c'est le facteur d'incertitude. Ce qui nous donne *la certitude*, c'est la forme, et ce qui nous donne *l'incertitude*, c'est la matière. D'où le problème, devenu capital, en mécanique moderne, de la résistance des matériaux. Ce qui a longtemps freiné le développement des techniques, de la machine à vapeur par exemple, c'était le problème de la résistance des matériaux. Il ne suffit pas de connaître ce que peut faire la vapeur, il faut avoir des matériaux qui n'explorent pas. Cette histoire de matériaux, c'est décisif ; c'est un problème de matière. Outre la diversité de la matière, il y a le fait qu'elle vieillit. Il n'y a pas de matière éternelle, ce verre finira bien par casser, il redeviendra ce qu'il était avant, du sable ou je ne sais quoi. Donc la matière c'est ce qui crée l'incertitude, et c'est par conséquent en faisant abstraction de la matière qu'on atteint la certitude, ce que les Grecs avaient bien compris - d'où chez eux le mépris du corps et la valorisation des idées. Les formes sont éternelles, mais la matière ne l'est pas. Comme nous sommes un mélange des deux, il faut essayer d'être le plus formel possible et le moins matériel possible.

Pour *Descartes*, cette division entre la matière et la forme est l'origine de l'incertitude des sciences appliquées, des sciences concrètes. Il faudrait arriver à faire comme l'arithmétique et la géométrie, qui ne présupposent « absolument rien que l'expérience ait rendu incertain » ("Règles pour la direction de l'esprit, règle II"), l'expérience, c'est-à-dire la matière.

### Faire comme l'arithmétique et la géométrie.

Est-il possible d'appliquer cette règle de *ne rien supposer que l'expérience puisse rendre incertain*, c'est-à-dire d'avoir un domaine d'extension des sciences qui soit aussi formel que possible et aussi peu matériel que possible ? Voilà le problème de Descartes. Et c'est là qu'il a une trouvaille absolument géniale, tragique, dramatique, mais géniale. Il dit : « Quand nous devons étudier un phénomène, une chose, si nous essayons de comprendre l'essence de la chose, qui est infiniment complexe, nous serons obligés d'affronter des déterminations que nous ne pourrions pas remplir. »

Ainsi, si je prends à nouveau ce verre, très vite je me poserai la question : avec quoi faut-il le faire ? Quelle matière convient le mieux, et cette matière, je ne suis pas en état de la modéliser, sauf si je suis un très bon chimiste - Descartes ne l'était pas, il n'y avait pas de chimie à l'époque. Descartes ne sait pas quelle est la matière en question, cela va être très empirique : on va prendre de la terre, la chauffer, etc. Par conséquent l'essence du verre, la définition du verre comme chose, c'est bien au-delà de ce que nous pouvons concevoir.

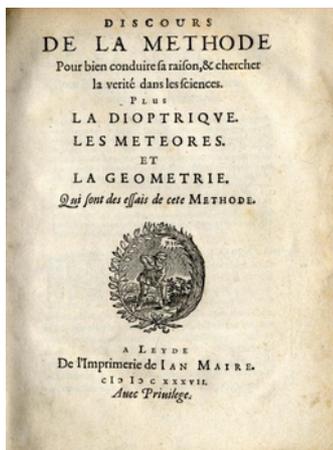
Descartes décide alors que nous allons concevoir, non pas la totalité de la chose, mais uniquement ce que nous pouvons en comprendre. C'est-à-dire que, quand je parle des choses, je vais m'en tenir à ce qui est certain, ce qui est formel ou quasi-formel.

Pour ce faire, il retient deux critères : "l'ordre" et la "mesure". « La nouvelle science unifiée que je propose de construire sera indifférente à l'essence des choses diverses qu'elle va étudier. Quelle que soit la chose, quoi qu'il arrive, je ne retiendrai que ce qui peut être mis en ordre et mesuré.»

### Qu'est-ce que mettre en ordre et mesurer ?

En langage contemporain, cela veut dire modéliser, mettre en ordre des informations en commençant par la plus simple pour arriver par déduction ou relations diverses à un ensemble plus complexe de déterminations.

Quelles sont ces déterminations ? Quelles sont les informations que l'on met en modèle ? Ce sont uniquement celles qu'on peut mesurer. La mesure, Descartes l'appelle une "dimension". Ce n'est pas naïf.



Par dimensions, il ne considère pas seulement les trois dimensions de l'espace, mais tout ce qui peut se mesurer. Par exemple, la vitesse : ce rapport du temps et de l'espace qui sont tout à fait hétérogènes, mais on peut les mesurer, donc on peut combiner les deux. On peut compter deux fois le temps, cela donnera l'accélération. Le poids aussi est mesurable, avec une balance, bien que la pesanteur ne soit pas spatiale comme telle.

Il y a ainsi une infinité de dimensions, on peut trouver des éléments mesurables dans des choses qui ne sont même pas étendues. Quand on fait de l'économie, quand on fait des courbes, on spatialise des grandeurs qui n'ont rien à voir entre elles. Le temps comme tel n'est pas étendu, mais on fait comme s'il était étendu, puisqu'on peut le mesurer. Nous passons notre temps à faire cela. La résistance des matériaux se mesure, ils cassent à un certain seuil. La chaleur se mesure, ainsi que la vitesse, l'accélération, le taux de croissance, de capitalisation, etc. L'économie est faite de mesures de choses qui ne sont pas spatiales comme la valeur monétaire.

Il y a donc une infinité de mesures possibles, et tout ce qui peut se mesurer est gardé dans la science. Bien sûr, ces mesures, ces données, n'ont aucun sens isolées ; il faut les mettre en ordre, modéliser les différentes mesures que l'on prend. Ce verre est stable disons entre - 10 °C et + 10 °C ; mais en réalité, la température peut excéder ces limites, et à un moment il va casser. Descartes dit d'accord, mais en temps normal, il suffit que ce matériau-là résiste à ces températures là et qu'il soit tel qu'il ait un seul orifice libre par rapport à l'ensemble pour que ce soit un verre.

### L'objet, c'est ce que l'on peut connaître certainement de la chose.

Descartes crée ainsi un minimum et s'en tient à ce minimum, faisant *comme si* c'était la chose. Ce minimum, il l'appelle "l'objet" ; l'objet est ce que l'on peut connaître certainement de la chose en faisant abstraction du reste.

Descartes considère trois exemples scientifiques dans le « *Discours de la méthode* » : un sur le mouvement du ciel : les météores ; un de géométrie ; et un qui porte sur la lumière.

Comment Descartes raisonne-t-il sur la lumière ? Si on prend la lumière comme telle, dans sa nature et dans son essence, le point de vue dominant était celui d'*Aristote* : la lumière était un mouvement, mais un mouvement qui supposait "le diaphane", on dira plus tard "l'éther" ; tout dépendait du milieu, il n'y avait de rayons lumineux, de lumière, que s'il y avait un milieu ; entre l'œil et la chose visible, il y avait le milieu ; et c'est le milieu, selon qu'il est éclairé ou pas, qui faisait la lumière. Le mouvement que la lumière était supposée être, était défini.

Pour *Aristote*, il y a *l'acte et la puissance*. Pour lui, le mouvement, c'est ce qui est en puissance, ce n'est pas la chose réalisée en acte (*energeia*) ; le mouvement, c'est la puissance à l'état pur, c'est-à-dire la puissance en acte ; c'est l'acte de la puissance en tant que puissance, l'acte du processus de genèse non accompli. Tout le monde voit vaguement ce que cela veut dire, mais ce n'est pas une définition utilisable.

*Descartes*, lui, dit en substance : « Il y a une aporie<sup>2</sup> sur la définition de la lumière. Moi, je vais faire abstraction de la question de l'essence de la lumière, de sa définition et de sa nature, je n'en parlerai pas. Je vais faire des *modèles*, et avec les modèles, je vais pouvoir faire des mesures.»

<sup>2</sup> Aporie : Terme appartenant à la philosophie grecque de l'Antiquité ; c'est la transcription littérale de *aporia*, dont le sens propre est "impasse", "sans issue", "embarras". En philosophie, on peut lui donner un sens faible, comme le fait *Aristote* en insistant sur l'aspect de *difficulté à résoudre*, notamment lorsqu'il s'agit de la "mise en présence de deux opinions contraires et également raisonnées en réponse à une même question" (ce qu'on appellera plus tard "antinomie") ; et un sens fort, celui de *Platon*, pour qui il s'agit d'une difficulté qui exige un changement de registre dans la recherche ; les Modernes donnent à ce terme le sens encore plus fort de problème insoluble, d'obstacle insurmontable. (Encyclopaedia Universalis).

## Trois modèles contradictoires... pour expliquer les caractéristiques de la lumière.

Que prend-il comme modèles ? Il constate qu'il y a un premier phénomène de la lumière : elle se transmet quasi instantanément. Quel est le modèle pour cela ? C'est *le bâton d'un aveugle*, qui lui permet de sentir le relief du sol instantanément dans la main : une distance est franchie, instantanément. Le bâton de l'aveugle nous donne le premier modèle de la lumière, celui d'un mouvement instantané, ce qui est vérifiable. Deuxième caractéristique de la lumière : elle se diffuse dans toutes les directions en même temps. Quel modèle pour cela ? Très simple, dit Descartes : « Vous prenez une cuve dans laquelle il y a du raisin, vous mettez des gens dedans, qui foulent le raisin en marchant dessus, *la pression* sur les parois de la cuve est la même dans tous les azimuts. » Cela donne un deuxième modèle ; après, on calculera la pression. Troisième propriété de la lumière : elle est déviée selon la densité du milieu traversé, d'où la réflexion et la réfraction. Quel modèle explique cela ? *Une balle de jeu de paume, ou de tennis* : selon qu'elle rencontre une résistance plus ou moins grande, elle rebondit sur la paroi ou bien elle la traverse mais est déviée, selon la résistance du deuxième milieu.



Willebrord SNELL van Royen ou SNELLIUS

Avec ces trois modèles, Descartes dit pouvoir expliquer les caractéristiques de la lumière. Il donne un statut scientifique définitif aux lois de Snellius<sup>3</sup>, qui étaient de pures constatations empiriques sur les angles de réfraction et de réflexion. Descartes décrit donc des propriétés réelles de la lumière en acceptant d'une part d'ignorer absolument l'essence de la lumière, et en acceptant d'autre part le fait que si on prend ces trois modèles comme des réalités physiques, ils sont *contradictaires*.

Le premier modèle suppose la vitesse instantanée, et le troisième modèle, suppose qu'elle n'est pas instantanée, puisqu'il y a un ralentissement quand on passe dans un milieu plus résistant. Le deuxième modèle (diffusion dans tous les sens) est contradictoire avec le premier et avec le troisième (déplacement dans une seule direction). Donc les trois modèles de Descartes, non seulement ne disent rien de l'essence de la lumière, mais sont contradictoires si on les prend autrement que comme des modèles.

Descartes est génial, il a découvert ce que c'est qu'un objet : un substitut de la chose. Et c'est ce que vous faites, chacun d'entre vous : vous prenez des choses, et que vous ne gardez d'elles que ce qui tombe sous votre compétence, c'est-à-dire sous un ensemble de modèles qui définit votre science.

## Quelle est la différence entre l'objet et la matière ?

L'objet est par définition connu, puisque, par définition, on ne retient de lui que ce qu'on connaît ; tout le reste, qui n'est pas connu, ce qui est nouveau, on déclare qu'on s'en moque. Qu'est-ce qui n'est pas connu ? Ce sont les facteurs d'incertitude, c'est-à-dire la matière. *L'objet est une chose immatérialisée*. C'est pourquoi il n'y a rien de plus idiot que d'être matérialiste quand on fait des sciences exactes, parce que, justement, l'objet scientifique se caractérise par le fait qu'il ne tient pas compte de la matière : c'est pour cela qu'il est scientifique et certain. L'objet scientifique est obtenu par soustraction de la matière. Vous me direz, on traite quand même de la matière... Non, jamais ! Vous traitez de l'énergie, des matériaux,... qui sont tous définis.

Quelle est la différence entre matière et matériau ? La matière pour les Grecs, c'est ce qui est indéfini, c'est le facteur de variation. Par exemple, en quel sens le bois est-il un matériau et en quel sens est-il une matière ? C'est un matériau, car vous pouvez calculer sa résistance : par exemple combien de poids un mètre de bois peut-il supporter ? Les essences sont plus ou moins résistantes, le chêne l'est plus que le châtaignier, etc. Vous pouvez aussi calculer sa résistance au feu, ou combien de temps il met pour pourrir... Cela c'est un matériau, mais ce n'est pas de la matière, c'est l'inverse : le bois en tant que matériau a des déterminations formelles, vous en faites un objet ; d'où le développement de l'industrie du bois. Mais le bois est une matière au sens des Grecs quand il a un facteur d'indétermination ; c'est ce qu'on dit quand on dit que le bois "joue". Prenez le meilleur menuisier dans une maison de campagne, au bout de cinq ans, la porte ne va pas fermer, le bois aura joué, à cause de l'humidité, de la pression qui l'entoure ou autre chose. Le bois devient indéterminé, même s'il avait auparavant une forme exacte, des dimensions correctes. Donc le bois en tant qu'il joue, c'est de la matière ; le bois en tant qu'il a des déterminations scientifiques, c'est un objet, un matériau. Il y a une science des matériaux, de la résistance des matériaux, et cela n'est pas de la matière. La matière c'est ce qui n'a pas de détermination.

<sup>3</sup> Voir au sujet des lois de la lumière l'article de Wikipedia : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Lois\\_de\\_Snell-Descartes](https://fr.wikipedia.org/wiki/Lois_de_Snell-Descartes)

Les progrès de la physique consistent à éliminer l'indétermination de la matière. On essaie toujours de trouver des modèles pour que, face à de la matière, on sache ce que c'est : c'est de l'énergie, des particules ou autre chose que vous savez mieux que moi. Vous ne travaillez jamais sur de la matière, mais sur ce que vous voulez déterminer. Il y a quelques années, on parlait des supraconducteurs, ce n'est pas de la matière, c'est un matériau qui a des propriétés très particulières pouvant changer brusquement, s'il franchit une certaine température.



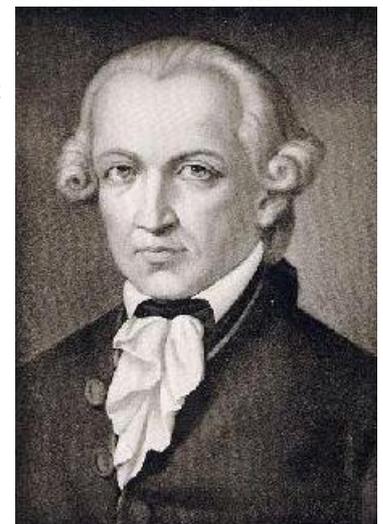
### **Il y a un progrès dans la connaissance de la matière quand on la transforme en un objet.**

Un matérialiste, c'est quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il dit, parce qu'il travaille toujours sur des matériaux et sur des objets. Le concept de matérialisme, qui est tardif, 18<sup>e</sup> siècle, est un concept contradictoire, parce que tous les scientifiques travaillent sur la réduction de l'incertitude et de l'indétermination de la matière. Ils produisent des objets en procédant par soustraction de l'indétermination.

*Premier résultat* : l'objet, c'est la chose réduite à ce qui peut être connu. Pour les Grecs, ce qui ne peut pas être connu dans la nature, c'est la matière. Le but de la science moderne, c'est de réduire le facteur d'incertitude c'est-à-dire, de réduire la matérialité. Le projet de Descartes est tout à fait clair : c'est de produire des modèles pour mettre en ordre ce que l'on peut mesurer, car cela seul est certain. Ce qu'on peut mesurer, c'est l'ordre du modèle ; le résultat des paramètres modélisés, c'est l'objet. Chaque science se développe par sa capacité à modéliser des paramètres.

*Deuxièmement* : une des secondes caractéristiques de la connaissance des objets, par opposition à la connaissance des choses, est qu'il est impossible de connaître un objet seul. *Kant* dit qu'un objet est toujours connu par paire, car nous utilisons toujours des concepts qui mettent les phénomènes en relation les uns avec les autres : nous ne pouvons pas connaître sans relations. C'est vrai pour ce qu'il appelle « *les catégories de l'entendement* ». Il y a quatre sortes de catégories : *la quantité, la qualité, la relation et la modalité*. Ce sont en fait toutes des mises en relation, pas seulement la catégorie relation.

Pour *Kant* - il reprend *Descartes* - il y a d'abord ce que l'on peut mesurer : les paramètres, et évidemment *la quantité*. Tout phénomène de l'expérience "matérielle" comme on dit à tort, tout objet matérialisé est toujours matérialisé parce qu'on peut le mesurer. La mesure est toujours une mesure à deux termes, parce qu'il faut une unité de mesure : on établit une relation entre l'unité de mesure et la quantité étudiée. Pour *la qualité*, *Kant* pense que cela se mesure par des degrés ; il quantifie la qualité elle-même, en parlant d'intensité. Il y a des degrés dans l'intensité - cela revient à une mesure.



Immanuel KANT

## Les 4 types de relations entre les phénomènes, selon Kant.

Ensuite, plus important, Kant parle des *relations entre deux phénomènes*. C'est là qu'il dit qu'aucun phénomène ne peut être étudié, connu, seul. Quelles sont les relations entre les phénomènes ?

Vous avez la relation entre la *substance*, c'est-à-dire ce qui reste permanent, et *l'accident*, c'est-à-dire ce qui change. Par exemple, dans un verre je peux mettre de l'eau, mais on peut aussi mettre du vin ou un bon alcool ; ce sont trois accidents possibles pour une seule substance. Ici, la substance c'est le verre, l'accident c'est ce qu'on met dedans. Mais il y a aussi *la relation de substance à substance* : c'est comme une boule qui frappe une autre boule. Et puis, il y a la relation par excellence qui est *la relation causale* : c'est-à-dire que tout phénomène est ou bien un effet ou bien une cause. Il n'y a pas de phénomène neutre. Un phénomène qui ne ferait rien, qui ne serait pas en relation, est un phénomène incompréhensible. Enfin, il y a *la relation à l'esprit qui connaît* ; il n'y a pas de phénomène qui ne soit pas vu par l'esprit. *Il peut être vu selon la possibilité, la réalité ou la nécessité* selon qu'il correspond toujours, jamais ou parfois aux conditions de la compréhension.



Ce que je ne comprends pas, je fais comme si cela n'existait pas. Ce qui n'entre pas dans les cadres de l'expérience, dans les cadres de l'épuration, est considéré comme non existant : c'est une des règles de Kant. Ce que je ne peux pas comprendre, et si je sais pourquoi je ne peux, soit le comprendre - Dieu -, soit en faire l'expérience - par exemple une lumière qui n'entre pas dans la gamme allant de l'ultraviolet à l'infrarouge, je sais que je ne pourrai jamais la voir -, je fais comme si elle n'existait pas (maintenant on a trouvé les moyens de la voir). *Tout ce qui n'apparaît dans aucune expérience est considéré comme n'existant pas.*

Voilà les quatre types de relations. Remarquez ce point fondamental : on dit que la science est déterministe et que plus il y a de progrès de la science, moins il y a de place pour la liberté humaine. Comme si, en découvrant la causalité de plus en plus partout, à la fin on se disait : « Mais moi, mais moi, est-ce que je suis libre ? » C'est un problème vieux comme le monde, mais un problème idiot philosophiquement, qui ne devrait jamais être posé. Ce n'est pas parce que l'on connaît la causalité qu'on connaît tout.

### Connaître un objet.

On ne connaît pas la causalité. On ne connaît que là où on peut trouver de la causalité, quand on connaît des objets. Un objet qui n'est pas relié à un autre objet dans un rapport de causalité est tout simplement inintelligible. Connaître un objet, c'est lui assigner une quantité, une qualité, une relation aux conditions de possibilité de l'expérience, et savoir comment il interagit avec d'autres objets. Si on ne le sait pas, on ne le connaît pas encore. Nous découvrons des causalités, mais c'est parce que nous ne pouvons pas comprendre autrement qu'en établissant des causalités. Quand nous conduisons une voiture, ce n'est pas parce qu'il y a toujours des carrefours à droite et à gauche, que nous ne pouvons pas faire ce que nous voulons. Conduire une voiture, c'est aller à droite ou à gauche dans un carrefour.

*Connaître un objet, c'est lui trouver une relation causale avec un autre objet.* Tant que vous n'avez pas cela, votre étude n'est pas terminée, il ne faut pas publier l'article. Évidemment la science est déterministe, parce cela consiste à établir un modèle et à le vérifier. Si vous n'avez pas de modèle, vous n'êtes pas déterministe, parce que vous n'avez pas constitué votre objet.

On commence à voir ainsi l'écart qui se creuse entre "la chose même" et "l'objet". L'objet peut se développer, et il se développe toujours en intégrant des choses que je modélise et quantifie.

*La chose, c'est ce que je ne pourrai jamais quantifier et modéliser.* Vous me direz : oui, mais peut-être que des choses, il n'y en a pas, et qu'à la fin, il n'y aura que des objets. C'est une illusion profonde, parce que des choses il y en a d'autant plus que nous produisons des objets par abstraction des choses.

### L'objet est prévisible, la chose ne l'est pas.

Mais alors, qu'est-ce que c'est qu'une chose, dont je parle en faisant comme si j'étais sûr qu'elle existait ? C'est là que j'introduis la notion de "*phénomène saturé*", en partant de Kant et de Descartes. Chez Descartes et Kant, le propre de l'objet, c'est qu'il est toujours prévu.

Qu'est-ce que j'entends par prévu ? L'objet est vu à l'avance : je sais à l'avance que mon objet sera quantifiable et qu'il sera modélisable, sinon il n'entre pas dans le cadre de l'épure d'une connaissance scientifique. Il est toujours prévisible. Je sais qu'il n'y aura pas d'objet sans quantité, pas d'objet sans qualité, pas d'objet sans relation causale par exemple, et pas d'objet qui ne respecte les conditions de l'expérience. Cela, je le sais par avance. L'objet peut avoir toutes les caractéristiques qu'on veut, il faudra qu'il passe par ces fourches caudines.

Un grand scientifique, c'est quelqu'un qui réduit à ces fourches caudines des phénomènes que personne n'avait pu réduire avant - quel que soit le prix qu'il faudra payer, dans l'habileté théorique et la virtuosité de modélisation. Le scientifique va nous dire que c'est à la fois une particule et une onde, ou bien « je ne sais pas ce que c'est, mais cela fonctionne comme cela »... On est prêt à tout faire, pourvu qu'on arrive à une modélisation et à une quantification finales.

Donc le phénomène, comme objet, est toujours prévisible. Mais la chose n'est pas prévisible. *La chose, c'est ce dont nous n'avons pas le concept à l'avance.* Tandis que pour l'objet scientifique, on a toujours son concept à l'avance ; c'est pour cela qu'il y a de la recherche. Qu'est-ce qu'on recherche ? On recherche quelque chose à mettre sous le concept. Le concept, on l'a déjà, mais on ne l'a pas vérifié ; on cherche à vérifier le concept qu'on a déjà. Il y a toujours une avance de la théorie, en principe, quand tout va bien, qui trouve une confirmation. Donc l'objet est prévisible, la chose ne l'est pas.

Pourquoi la chose n'est-elle pas prévisible ? Parce qu'elle arrive dans l'expérience, comme l'objet, mais elle arrive avec ce que l'objet n'était pas prêt à rendre intelligible. J'appelle "phénomène saturé" le phénomène dans lequel l'intuition dépasse la capacité de réception, d'organisation et de mesure du concept.

### **La notion de phénomène saturé : quelques exemples.**

Le premier exemple, c'est *l'événement historique*. Nous venons peut-être d'en vivre un, aujourd'hui à 11 heures et demie, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement <sup>4</sup>. C'est quelque chose que même les plus raisonnables et suspicieux des services de police français ne soupçonnaient pas. Il paraît qu'il y avait un code pour entrer par la porte générale, il fallait monter au 2<sup>e</sup> étage, il y avait un tas de couloirs très compliqués, et une porte blindée avec un code pour entrer, et la police. Normalement, c'était inviolable, le travail avait été fait correctement. Le concept de la sécurité a été dépassé. Comment ? On ne le sait pas encore. C'est un cas typique d'événement : il est imprévisible ; on s'y attendait, on avait pris les mesures nécessaires, cela ne devait pas arriver. Mais c'est arrivé quand même, on ne sait pas pourquoi. On a là un événement qui jusqu'à preuve du contraire n'a pas de cause identifiable. Au sens strict, c'est une chose inconcevable. Et en métaphysique stricte, c'est-à-dire en épistémologie stricte, ce qui est inconcevable est impossible. Ce dont on n'a pas le concept, on ne le comprend pas, c'est donc impossible jusqu'à preuve du contraire. *Un événement, c'est ce qui est impossible, et qui reste impossible une fois qu'il est devenu effectif.* En temps normal, il y a des choses impossibles, et puis on pense plus, on comprend qu'elles sont possibles et on les réalise. Quand elles sont réalisées, on voit bien que c'est possible. J'étais aux USA le jour du "11 septembre" et tout le monde pensait qu'une chose pareille était impossible ; c'est monstrueux, et c'est pourtant effectif. Dans ce cas là, l'événement n'est pas réductible à son concept. Il y a une intuition, une expérience de l'affectivité, du sensible, qui ne colle pas avec le concept ; on n'a pas le concept. Il y aura des solutions, on les trouvera peut-être au bout d'un certain temps, mais pour l'instant, ce soir, c'est un "phénomène saturé", c'est-à-dire un phénomène où le concept ne donne pas la rationalité de la chose.

Vous avez des phénomènes *saturés selon la qualité*, quand vous avez par exemple un *spectacle* qui dépasse les capacités d'audition, un *son saturé*, ce n'est plus qu'un bruit non identifiable et qui devient simplement un trauma de votre système auditif. Dans ce cas, vous avez un son qui n'est plus objectivable, plus de mélodie, plus aucun signe interprétable. Ce n'est plus qu'une sensation, en général une souffrance. Ce n'est plus un objet musical.

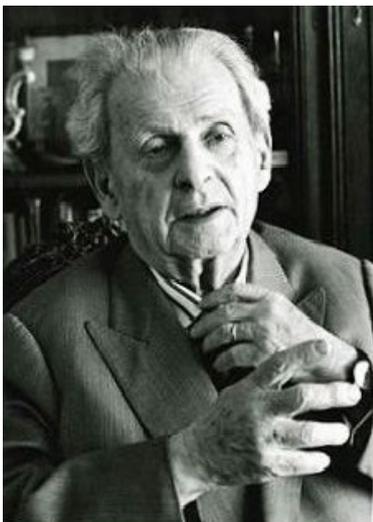
Il y a aussi les phénomènes *saturés selon la relation*, c'est-à-dire des phénomènes qui ne sont pas relatifs. Il y en a un que vous connaissez tous, c'est *votre propre corps*. La vision objective des choses : mon corps est en interaction avec le reste du monde, il est affecté par les choses, le climat, la température, la nourriture qu'il prend ou qu'il ne prend pas, etc. Dans les conditions normales, le corps est en relation. Mais c'est une illusion, car quand vous êtes malade, le corps n'est en relation avec rien, la maladie vous sépare de tout. Qu'est-ce que vous éprouvez au moment de la maladie ? Ce n'est pas que vous n'éprouvez pas votre corps, vous l'éprouvez infiniment plus que le reste du temps, et vous éprouvez votre corps lui-même, votre corps s'éprouve lui-même,

<sup>4</sup> Massacre de 12 personnes au journal Charlie Hebdo.

la fièvre vous met en relation avec votre corps, vous avez des hallucinations, des douleurs, vous sentez vos muscles, etc. Quand vous êtes malade ou blessé, vous sentez encore plus votre corps au moment même où votre corps n'est plus en relation avec le monde extérieur ou en relations sociales. Vous êtes dans votre chambre d'hôpital, vous souffrez comme une brute, vous n'êtes en relation avec personne, vous ne voulez entendre personne, mais vous vous sentez. Vous vous sentez mal, vous éprouvez vous même votre corps, votre corps est en relation avec lui-même. Il n'y a plus de concept de votre corps, il n'y a que la pure sensation. Votre corps n'est pas un objet, sauf pour le médecin. Le médecin, c'est l'étranger. Qu'est-ce qu'un médecin ? C'est celui qui n'a pas accès au malade. Plus la médecine se modernise, plus elle travaille sur des objets ; et le malade, lui, ce n'est pas un objet, c'est quelqu'un qui souffre, qui est affecté par lui-même ; il est une chose, pas un objet. C'est pour cela qu'il y a une crise de la médecine. Les médecins pensent qu'ils vont améliorer la médecine en augmentant leur puissance d'objectivation du malade ; ils vont dans le mur, ou plutôt ils y sont déjà. Mais si c'était seulement eux qui y étaient : c'est nous qui le sommes !

Mon dernier exemple de phénomène saturé, c'est celui de la relation entre l'objet de la connaissance et celui qui connaît, lorsque l'objet se refuse aux conditions d'expérimentation. C'est le cas soulevé par Werner Heisenberg avec sa célèbre "relation d'incertitude". Dans cette situation, on a une indétermination, et l'on dit que la particule microscopique n'est pas véritablement un objet. La théorie et l'objectivation s'arrêtent là. Il y a un point qu'on ne peut pas dépasser ; je ne sais pas si c'est encore vrai aujourd'hui.<sup>5</sup> Il y a d'autres exemples où les conditions de l'objectivation ne sont plus réunies, ainsi Kurt Gödel a montré qu'un système logique ne peut pas se fonder lui-même. On met alors cette limite objective hors du domaine du savoir.

### **Autrui, un phénomène qu'on ne peut jamais objectiver.**



Emmanuel LEVINAS

Y a-t-il une autre manière de considérer un phénomène qui ne souscrit pas aux conditions d'objectivation ? Ce serait un phénomène qu'on ne pourrait jamais objectiver. La réponse est oui. Il y en a un, c'est *autrui* - c'est *Levinas* qui a démontré cela. Autrui devient un phénomène, si c'est vraiment *autrui* et pas un objet, pas un visage maquillé, pas un masque, pas un ou une prostitué(e), pas un modèle qui défile pour une ligne de vêtements, pas une idole de télé-réalité, mais un vrai *autrui*.

Le vrai *autrui* a une caractéristique extraordinaire, c'est que je ne peux pas le voir. Pourquoi ? Pour deux raisons, la première raison est que je rencontre *autrui* quand j'ai l'impression qu'il me voit, lui. L'expérience de voir n'est pas comme on voit dans le bus ou le RER ou en croisant quelqu'un dans la rue, c'est-à-dire sans le voir. La caissière du supermarché, l'employé qui relève le compteur, vous les avez vus sans les voir, vous êtes incapable de les décrire et c'est réciproque. Personne ne voit alors personne, ce qui vous met en rapport, c'est l'opération, le service rendu, ce pour quoi vous payez ou ce pour quoi vous êtes payé. Dans ce cas là, c'est un pur objet, ce n'est pas Jules Janin que vous avez vu, c'est le plombier. Que vous ne sachiez pas le nom du plombier, que vous ne sachiez pas sa vie sentimentale, et quels sont ses problèmes, c'est ce que vous espérez ! Vous espérez qu'il va faire de la plomberie, et que vous ne le connaîtrez pas ; et lui espère exactement la même chose. Dans ces cas là, vous avez un rapport d'objet à objet. Moins on en connaît, plus on est certain du service rendu.

Vous ne commencez à faire l'expérience d'*autrui* que lorsque, au lieu de voir quelqu'un sans le voir, *vous voyez quelqu'un qui vous voit*, et cela vous fait quelque chose ; soit parce que vous avez l'impression qu'il vous hait, et que vous allez le haïr en plus ; soit parce que peut-être il vous fait des yeux doux, ou peut-être que vous voulez le draguer. À ce moment là, il y a un échange de regard, c'est-à-dire que vous vous sentez vu. Et ce qui est important ce n'est pas la tête qu'il a, c'est le fait qu'il vous regarde d'une certaine façon. À ce moment là, vous avez affaire à *autrui*, et cet *autrui* là, vous ne le regardez pas comme un objet, vous vous voyez vu, c'est tout à fait différent. Et d'ailleurs, à partir du moment où vous commencez à regarder comment quelqu'un vous regarde, c'est-à-dire à faire l'expérience d'*autrui*, vous ne le connaissez pas pour autant ; et en un sens, vous allez d'autant plus continuer à porter attention à son regard sur vous que vous ne le connaissez pas.

<sup>5</sup> Cf. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Principe\\_d'incertitude](http://fr.wikipedia.org/wiki/Principe_d'incertitude), paragraphe "Difficultés d'interprétation", ainsi que la discussion d'Étienne Klein (<https://www.youtube.com/watch?v=7s5uYqfRCn4>) et le dossier de la revue La Recherche (N° 492-octobre 2014).

## Faire l'expérience de quelqu'un.

Qu'est-ce que vivre avec quelqu'un et aimer quelqu'un ? Combien de temps cela dure-t-il ? D'après Beigbeder, cela dure trois ans ! Pourquoi parfois cela dure-t-il parfois plus de trois ans ? Parce qu'au bout de trois ans, vous le connaissez encore moins qu'avant, et c'est elle qui fait que c'est lui qui vous connaît.

Faire l'expérience de quelqu'un, c'est faire l'expérience qu'on ne le connaît pas. Le jour où vous dites de votre partenaire : « Oh, mais je le connais comme si je l'avais fait », c'est

là, peut être, que cela commence à ne plus être aussi solide que cela l'était. C'est aussi longtemps qu'il vous surprendra toujours, que vous avez une chance de rester avec lui.

*Autruï, c'est un phénomène saturé, c'est-à-dire vous ne le connaissez pas, vous êtes connu par lui, vous n'en avez pas de définition et pas de concept.*

Ceci vaut pour la relation interpersonnelle, et cela vaut aussi pour *la relation à Dieu*. Car « Dieu, personne ne l'a vu ». Puisque la Bible elle-même dit que nul ne l'a vu, comment pouvez-vous croire en Dieu ? Réponse : « C'est précisément parce que je ne le connais pas que je peux croire en Lui ». Ceci n'est pas un paradoxe, c'est la définition de la relation intersubjective.

Les clubs de rencontre modernes, qui - pour vous faire gagner du temps, et vous prendre un peu d'argent - vous demandent de donner toutes vos caractéristiques, et vont vous trouver quelqu'un qui a les mêmes caractéristiques - de sorte que sur cette base d'objectivation réciproque vous allez vous correspondre parfaitement - c'est un piège ! C'est épistémologiquement un piège, parce que précisément ce n'est pas le fait d'être semblables dans des déterminations objectives qui fera que l'autre sera "autruï".

Ce qui fait que *l'autre est autruï*, c'est précisément que *je ne le connais pas comme un objet*. Ce n'est pas « plus je le connais comme un objet plus je l'aime », c'est l'inverse. Moins c'est un objet pour moi, moins je le domine en connaissance, plus j'ai de chances que ce soit lui qui me regarde, et non pas moi qui le contrôle par mon regard - l'inversion du regard étant ici la condition de possibilité de l'amour. Cette inversion du regard fait que ce n'est pas un objet et que, au contraire, c'est un phénomène saturé, c'est-à-dire ce qui est réel sans concept. Cette formulation est presque une citation de Kant, quand il parle du beau en disant que c'est ce qui plaît universellement, sans qu'on en ait un concept. Face à un tableau, la question classique est : « Tu ne vas pas me dire que tu trouves cela beau, ou alors explique-moi pourquoi ! » La réponse est : « Je trouve cela beau, mais je ne peux pas te l'expliquer. » C'est la définition du beau pour Kant. Le beau n'a pas d'explication conceptuelle, ce n'est donc pas un objet, mais néanmoins c'est un phénomène saturé qui s'impose sans que le concept justifie le plaisir esthétique. La chose, c'est ce qui s'impose à moi sans concept ; c'est l'inverse de l'objet.

Je conclus. Vous voyez que le fait que les littéraires et les scientifiques ne se parlaient pas au Pot de l'École Normale est fondé en raison ; c'est inévitable, logique, souhaitable et tout à fait bien, parce que nous ne parlons pas de la même chose. Chacun son domaine, et il n'y a pas de hiérarchie.

*Les scientifiques* ne retiennent des choses que ce qu'ils peuvent transformer en objets. D'où un immense avantage, la certitude et les sciences dures, mais un immense inconvénient, vous êtes obligés de dématérialiser. D'où le problème qui se pose aux scientifiques, directement, et à l'ensemble de la société indirectement : quel rapport y a-t-il entre ces objets et les choses mêmes ? Nous vivons dans l'écart.

*Les littéraires*, eux, ne dématérialisent pas, c'est-à-dire ils parlent de ce qu'ils ne connaissent pas, ils ne le constituent pas comme des objets. Inconvénient : ce n'est jamais deux fois la même chose, c'est beaucoup plus souple et ondulatoire. Avantage : ce sont les choses mêmes. Inconvénient : plus on est dans les choses mêmes, plus on mesure l'écart entre les objets et les choses mêmes.

On est donc dans le même écart, donc dans la même souffrance. C'est ce qui nous permet de nous parler quand même.

Je vous remercie de votre attention.



## QUESTIONS

- *J'ai une question à propos de la terminologie "phénomène saturé". Dans le domaine scientifique on a pas mal de saturation. Et là on ne voit pas bien, qu'est-ce qui est plein ? De quoi est-ce plein ?*

Jean-Luc MARION : Les phénomènes saturés sont pleins d'intuition, trop pleins d'intuition. J'explique.

Il y a une définition très traditionnelle, très ancienne de la vérité, qui est l'adéquation entre la chose connue et l'entendement. Quand l'entendement connaît la chose telle qu'elle est, c'est la vérité. Cette définition, qui a été critiquée, est devenue à l'époque moderne - Descartes, Kant, etc. - une nouvelle adéquation, qui est l'adéquation entre le concept que l'on peut avoir avant l'expérience - qu'on a toujours d'ailleurs avant l'expérience - et la validation expérimentale qui est l'intuition ; on dit aussi intuition de remplissement.

En d'autres termes, quand vous faites une expérience, et que les chiffres que vous trouvez correspondent à ce que vous aviez prévu, vous avez une intuition (les chiffres que vous avez trouvés) qui correspond aux chiffres que vous aviez prévus, qui sont le concept.



Il y a un cas idéal, où la correspondance est parfaite, alors vous dites que c'est conforme à la vérité. Puis, on a des dégradés, cela ne correspond pas tout à fait ; on discute alors pour savoir si la marge d'erreur est explicable par les conditions de l'expérience etc., on voit s'il y a un consensus - les choses habituelles d'une pratique scientifique - dans ce cas là, il y a des degrés de probabilité ou de certitude dans un résultat. Descartes, Kant, Leibniz, Husserl, tout le monde dit cela. Et puis quand vous avez une intuition qui ne colle pas du tout au concept, on dit : erreur, ce n'est pas la bonne théorie ; on change de concept, ou on essaie de changer de concept.

Donc, il y a deux cas, l'erreur et l'évidence, selon que le concept est rempli peu ou totalement, avec tous les degrés intermédiaires.

Et je me suis dit : il y a un troisième cas, à savoir qu'il pourrait y avoir de l'intuition qui déborderait largement ce que le concept peut "encaisser", mettre en ordre, mesurer, modéliser ; pourquoi ne pas envisager ce cas là ? J'ai appelé cela les phénomènes qui ne sont pas à égalité ou en déficit d'intuition, mais qui sont saturés par une intuition trop importante pour eux.

Je suppose que dans le domaine scientifique cela doit être vrai - je ne veux pas m'y aventurer trop - des cas où ce que l'on découvre dépasse largement ce que la théorie avait prévu. Il faut changer de théorie. C'est aussi le cas dans des expériences qui du coup ne sont plus objectivantes.

Le cas de l'événement historique est tout à fait frappant. Qu'est-ce qu'un événement ? C'est ce qui est effectif et qui n'avait jamais été prévu. Il y a beaucoup de choses qui arrivent et qui ont été prévues, ce ne sont pas des événements ; un événement, c'est ce qui n'aurait pas dû arriver et qui est arrivé quand même. Donc il faut changer de paradigme, c'est très difficile. Il y a des événements qui restent très longtemps en attente de leur paradigme. Il n'est pas certain, par exemple, que nous ayons le paradigme pour la Guerre de 14-18 ; je pense qu'on ne l'a toujours pas.

Il y a des événements, extrêmement réels, qui sont toujours en attente de leur concept. L'expérience d'autrui, par exemple, c'est comme cela : si c'est une véritable expérience d'autrui elle n'est pas finie ; et si elle n'est pas finie, on n'a pas le concept d'autrui. C'est le paradoxe. Cela vaut pour un autrui fini, humain, et pour un autrui divin. Encore une fois, il n'y a rien de plus sot que de dire : « Je n'ai pas de connaissance objective de Dieu, donc je ne crois pas en Dieu. » On n'oserait pas dire cela à propos de la femme de sa vie, dont bien entendu on n'a aucune définition, aucun concept ; c'est pour cela qu'on est toujours à côté d'elle. Si on avait un concept et une définition, il y a longtemps qu'on serait passé à autre chose, à juste titre d'ailleurs.

Le phénomène saturé, c'est le troisième cas de figure. Et si en philosophie j'ai trouvé quelque chose, c'est peut-être d'avoir envisagé ce troisième cas de figure. C'est pourquoi je pense que le concept de phénomène saturé commence à être enregistré comme tel dans le discours philosophique ; tout le monde sait ce que cela veut dire.



- *Ce n'est pas très loin de la notion de surprise...*

JLM : La surprise est un cas de phénomène saturé.

- *Si on considère que la philosophie s'est libérée de la théologie à l'époque moderne, est-ce qu'on peut considérer que votre inclusion des phénomènes religieux est un mouvement inverse, qui réinclut la théologie dans la philosophie ?*

JLM : Dans votre question il y a des points différents, je vais commencer par le plus simple.

Il est tout à fait clair que, par exemple, avec le concept de phénomène saturé, et aussi par la définition de tout phénomène comme un donné, j'inclus dans la description phénoménologique, c'est-à-dire dans la rationalité philosophique, des domaines qui n'avaient pas toujours été pris en considération par la phénoménologie. Parmi ceux-là, il y a certains phénomènes qui relèvent du *domaine de la religion* comme on dit.

Mais par exemple, de la même manière dans le domaine de la peinture, avec la notion de phénomène saturé, on peut dire beaucoup plus sur elle que sans.

Mais aussi le domaine de l'expérience d'autrui : là c'est Levinas qui a fait le travail, avec son concept du phénomène de la face d'autrui, dont il dit - paradoxe apparemment, mais c'est tout à fait juste - qu'elle est invisible. En disant cela, du coup, il fait d'autrui un phénomène qu'on peut décrire. Ce n'est pas en regardant la face d'autrui que je vois autrui, mais c'est en écoutant ce qu'il dit. Et aussi en écoutant ce qu'il ne dit pas. C'est comme cela que j'accède à autrui, ce n'est pas en le regardant. Je regarde des masques, je regarde des maquillages, je regarde des façades, je ne regarde pas le visage d'autrui. Le visage d'autrui, c'est lui qui me regarde. En disant cela, d'un seul coup on peut parler d'autrui. Et autrui, qui a été très longtemps absent de la métaphysique classique, et qui, dans la phénoménologie du début, chez Husserl, chez Sartre était même une aporie - Sartre n'est pas une référence en philosophie, il est vrai. « L'inconnaissance d'autrui », c'est idiot, cela veut simplement dire qu'autrui n'est pas connaissable comme un objet ; il faut être un peu bouché à l'émeri pour voir l'autre comme un objet - c'est ce qu'a fait Sartre. Sartre est un désastre... Mais jetons un voile pudique sur les défaillances du passé.

La réponse, c'est que je pense que les notions de "donation" et de "phénomène saturé" permettent des descriptions rationnelles beaucoup plus puissantes.

Sur la question de savoir si la philosophie s'est émancipée de la théologie, je ne partagerai pas votre diagnostic. Je pense que la philosophie s'est trouvée empêtrée et violée par l'événement biblique ; il s'en est suivi un mix très agité et très instable, et finalement la théologie a produit la philosophie moderne, à la fois au sens où elle l'a expulsée et au sens où elle l'a fabriquée. Je crois aussi que la théologie scolastique est restée beaucoup trop philosophique, mais que la philosophie moderne est restée - on le lui a assez reproché - intrinsèquement théologique. Il est très frappant de voir à quel point ceux qui ont cherché le plus à prendre leurs distances avec la théologie sont souvent ceux qui en ont repris le plus. L'exemple de Nietzsche est absolument frappant ; l'exemple de Marx est bien connu - là, je ne parle que des philosophes, je ne parle pas de Dawkins. D'ailleurs le débat des scientifiques sur l'impossibilité de Dieu est très étonnant : ils sont de mauvais théologiens, non pas du tout parce qu'ils pensent que Dieu n'existe pas, mais parce qu'ils croient qu'ils ont des définitions de Dieu, et qu'il suffit de réfuter ces définitions pour réfuter Dieu. Quand on vous démontre que Dieu n'est pas le créateur de l'univers - supposons qu'on le démontre - il faudrait aussi démontrer que "créateur" est équivalent à Dieu, et que "créateur", c'est la même chose que "être la cause efficiente". Vous dites : « Dieu n'est pas la cause efficiente du monde ». Est-ce que Dieu a à être la cause efficiente du monde ? Quel est le théologien qui a dit que Dieu est la cause efficiente du monde ? Saint Thomas, il est vrai. Et le concept de cause efficiente est-il suffisant pour comprendre le concept de création ? Théologiquement, la réponse est évidemment négative. Et est-ce que la création suffit à définir Dieu ? La réponse est négative aussi. Il faut faire très attention : quand on parle de Dieu, ce n'est quand même pas aussi naïf que les gens ont tendance à le croire, quand ils font de la polémique.

Pour répondre à votre autre question, je ne réintroduis rien dans la philosophie. La philosophie est une tentative, en ce sens comparable à ce qu'analysent les scientifiques, de concevoir ce qu'on voit et ce qu'on expérimente. Tout dépend de ce qu'on expérimente. Il y a la voie des objets, qui est la voie scientifique et il y a la voie des choses, c'est-à-dire la voie qui intègre les facteurs d'incertitude, qui par ailleurs ne peuvent pas être éliminés. Cette voie là, il faut la rendre la plus rationnelle possible, et avoir néanmoins des méthodes de description, qui mettent un peu d'ordre et d'intelligibilité dans les choses. Longtemps, la philosophie n'a pas été

très bonne pour décrire les phénomènes de la religion. Je pense que l'école phénoménologique est la plus douée pour cela, celle qui réussit le mieux. Quand je fais de la phénoménologie, je touche à la religion, mais je touche aussi, je l'ai dit, à la peinture. Bientôt j'écrirai sans doute un livre sur le sport, parce que je veux écrire un livre sur le corps réel. Il y a trois lieux du corps réel : l'activité sexuelle, l'activité sportive, et la maladie - c'est là qu'on éprouve le corps réel. Je voudrais écrire sur le corps réel, parce que j'ai déjà écrit sur le corps irréel, c'est-à-dire le corps médicalisé, qui est un corps irréel, objectivé.

- Je suis gênée par le mot "intuition". Pour moi c'est mon intuition qui me permet de construire un concept, que je vais vérifier par l'expérience. Pouvez-vous mieux expliquer l'intuition ?

JLM : Par intuition je n'entends pas du tout "avoir des intuitions". Avoir des intuitions, c'est avoir du pif spéculatif, pour produire des concepts. On a une intuition qui vous conduit à une théorie, ou à un nouveau concept. L'intuition dans ce cas là, c'est du coup d'œil.

Non, l'intuition, au sens de la philosophie moderne, depuis Kant, peut-être avant, c'est ce que je reçois passivement dans l'expérience. Cela peut être une intuition purement sensible, la couleur, le son, le goût, etc. Cela peut être des résultats d'expérience médiatisés par un appareil de mesure : c'est l'écran maintenant qui vous donne l'intuition, non pas parce qu'il vous montre les images - les images c'est ce que vous allez produire par les concepts - mais parce qu'il vous donne des résultats, des données ; données est dans ce cas un bon équivalent de l'intuition.

L'intuition, c'est ce qui vous est donné et que vous n'avez pas produit. C'est en fait le sens de Kant, quand il dit que le temps et l'espace sont les formes de l'intuition : c'est-à-dire que nous recevons des informations spatiales et temporelles et il n'y a que comme cela que nous avons des informations. Kant était contre ce qu'on appelle l'intuition intellectuelle, une intuition venant purement de l'esprit et pas des sens. Quand je dis "intuition", je le prends au sens de Kant et d'Husserl, c'est-à-dire une intuition sensible, empirique, maintenant nous dirions médiatisée par l'écran et par les instruments qui produisent des mesures. En ce sens l'intuition est toujours passive, ou plus précisément, je suis passif face à l'intuition. Tandis que dans le concept ou dans la théorie, c'est moi qui suis le créateur et qui prends des décisions actives. Je prévois le concept, mais je ne peux pas prévoir l'intuition.

- Vous dites du phénomène qu'il se donne, et vous avez cet axiome : « Autant de réduction, autant de donation ». Pouvez-vous expliquer, et si possible sur un exemple concret ?



Edmund HUSSERL

JLM : Je ne pense pas que j'emploie le mot axiome. "Autant de réduction, autant de donation", qu'est-ce que cela veut dire ?

C'est moi qui dis cela, mais cela vient un peu de Husserl. L'une des difficultés, dans la description de l'expérience, de ce que nous expérimentons, c'est que nous tenons pour expérimenté, souvent, ce que nous n'avons pas expérimenté ; et nous croyons n'avoir rien expérimenté quand nous avons expérimenté quelque chose. Par exemple quand nous expérimentons de la couleur, on peut se demander si on a vraiment expérimenté telle couleur. Si on fait varier l'éclairage de la pièce, la couleur de l'objet change. En fait, on a cru expérimenter quelque chose qu'on n'a pas vraiment expérimenté. Ce qui nous a été donné, ce n'était pas ce qu'on croyait. Et parfois, on a l'impression que l'on n'expérimente rien, alors qu'en fait il y a quand même une expérience.

Un exemple banal : quand vous êtes dans le noir, vous ne voyez rien. Au bout de dix minutes, avec l'accommodation de la pupille, vous allez commencer à voir quelque chose. Vous avez cru que vous étiez dans le noir, et vous n'étiez pas dans le noir. Ou bien : vous croyez entendre quelque chose, et vous n'entendez rien, ou l'inverse.

Et là, par exemple [on entend un bruit à l'extérieur de la salle], qu'est-ce que j'entends ? Du bruit. Mais, parce que vous habitez ici et que vous êtes déjà montés dans un train, vous savez que c'est le RER qui passe. Donc, selon la réduction que vous faites, vous entendez le RER ou un bruit.

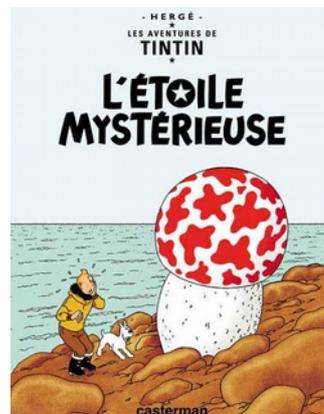
La réduction, c'est cela : c'est de savoir exactement ce qui vous est donné, ce qui n'est pas si simple. Car selon la connaissance générale, ou du contexte, la culture, etc., vous pouvez entendre beaucoup plus. L'exemple typique, c'est la langue étrangère. Quand vous entendez une langue étrangère, vous pouvez entendre des sons,

ou bien des arguments de quelqu'un qui parle. Vous ne faites pas la même réduction selon que vous connaissez cette langue ou que vous ne la connaissez pas.

La réduction, c'est d'arriver à analyser exactement ce qui se donne. Il y a des gens qui, en regardant le ciel, voient le temps dans les trois jours à venir. Ils ne font pas la même réduction que vous. Il est évident qu'un scientifique fait des réductions : sur un écran, il voit des choses là où moi je ne vois rien. Je vois des chiffres que je ne comprends pas, lui y voit une réponse.

Pour ceux qui connaissent « Tintin et l'étoile mystérieuse », quand l'astronome Hippolyte Calys regarde les schémas que lui donne son assistant <sup>6</sup>, où il n'y a que des hachures en noir et blanc, il voit qu'il y a du calysthène dans la météorite. Tintin ne voit pas que c'est le signe que c'est du calysthène. Ils ne font pas la même réduction.

La réduction, c'est de décider ce qui est vraiment donné. Dans les recherches scientifiques, celui qui connaît fait la bonne réduction ; l'autre n'y voit que du feu. Voilà ce que c'est qu'une réduction. « Autant de réduction, autant de donation », cela veut dire que c'est à la mesure de votre réduction que vous pouvez dire ce qui est donné. Et le donné, ce n'est pas simplement ce que vous avez sous les yeux : cela ce n'est rien du tout, cela peut être la source de toutes les illusions. La réduction porte à la fois sur le contenu intuitionnel et sur le concept qui va avec.



- Pourquoi ce mot "réduction" ? Est-ce la suite du mot que Husserl employait, qui était "Epochè" ? Pour moi, le mot réduction n'est pas très adapté.

JLM : Ce serait une longue discussion, dans laquelle je n'entrerai pas, de savoir si l'Epochè est la même chose que la réduction, si la réduction transcendante est la même que la réduction phénoménologique, et que la réduction des essences, réduction éidétique, etc. Il faudrait tout un cours.

- Est-ce qu'on ne peut pas remplacer réduction par "interprétation" ?

JLM : Non, parce que interprétation a un sens beaucoup plus large. L'interprétation peut se faire sans réduction. L'herméneutique est une science de l'interprétation des textes ; cette interprétation ne se fait pas à proprement parler avec une réduction. La réduction, c'est une opération sur le donné. Bien sûr on peut dire que le texte est un donné, mais interprétation a un sens beaucoup plus large. La réduction est un concept introduit par Husserl. Il a mis du temps d'ailleurs, et a eu des difficultés ; car ce n'est pas un concept, c'est une opération, qui à mon avis est l'opération fondamentale de la phénoménologie. Mais tout le monde n'est pas d'accord avec cela.

- L'objectif du scientifique est de réduire le facteur d'incertitude (lié à une chose) en en faisant un objet. Mais ne pourrait-il pas être de "modéliser ce facteur d'incertitude grâce aux probabilités" ?

JLM : La probabilité, si je comprends bien, est une forme faible de la causalité. C'est une causalité statistique. C'est-à-dire qu'on ne peut pas maintenir toujours une relation univoque entre la cause et l'effet, du type « quand il y a ça, il y aura ça », mais qu'on peut statistiquement dire que, dans un certain nombre de cas, il y a une corrélation entre tel phénomène et tel phénomène. Selon le niveau statistique de cette corrélation, la probabilité augmente ou pas. Donc, on déploie la causalité par la statistique, on a des causalités statistiques. En ce sens la science des probabilités est le déploiement de la causalité statistique.

C'est un peu comme dans les banques. Les banques ne prêtent pas l'argent qu'elles ont. On va donc avoir des prêts, si je puis dire, à fiabilité faible, puisqu'elles prêtent l'argent qu'elles n'ont pas. Mais il est raisonnable de prêter un peu plus que ce qu'on a, parce qu'en principe, sauf crise qui n'arrive que très rarement, que tous les deux ou trois ans (rires), on peut s'en sortir même si on prête plus que les capitaux propres.

Donc, on a un assouplissement des normes de la causalité par la probabilité. Mais jusqu'où cet assouplissement peut-il aller tout en gardant la constitution réelle des objets par un concept de relation causale, c'est un point qui se discute. Je pense que dans l'imaginaire culturel le débat sur le réchauffement planétaire a été un exemple du moment où le public a commencé à se poser des questions sur la connexion entre deux phénomènes : « Est-ce que cette connexion était causale ou pas ? » On admet qu'il y a probablement une connexion causale avec les activités humaines. Je pense que c'est le cas, mais cela a été difficile à faire admettre - à supposer que ce soit déjà admis. On vérifie cela dans l'opinion, donc statistiquement, et du coup cela donne une corrélation valide statistiquement, donc probable.

<sup>6</sup> Hergé, 1947. L'étoile mystérieuse, éd. Casterman, page 11.

Il est très intéressant de voir comment, dans certains cas, l'objectivation devient tellement souple qu'elle est molle. C'est un problème qui se pose en particulier dans toutes les questions écologiques, pour une raison très simple. J'oserais dire - si on n'était pas dans un débat public et si je n'étais pas ici pour représenter l'orthodoxie de l'Académie française - que nous "pète à la gueule" le fait que les sciences qui participent au débat écologique, la géographie, la géologie, la météorologie, la chimie, la physique.. portent sur des objets, qui sont tous partiels. Le phénomène que nous avons à traiter est une chose qui ne dépend pas de nous, dont nous dépendons même si nous la modifions, et dont l'avenir est imprévisible ou presque. Nous n'avons pas de modèle qui couvre cela. On a des modèles météorologiques à dix jours, à un mois, c'est de plus en plus flou quand on avance dans le temps. Le problème écologique n'est pas modélisable, et est très partiellement quantifiable. Nous sommes en train de traiter une chose, une chose énorme, une chose réelle hors normes, avec des outils qui sont tous dérivés d'objectivations partielles. On n'arrive pas à faire coller les deux, ce qui est tout à fait normal. D'où la difficulté politique du débat : on ne peut plus dire « il y a une vérité scientifique unifiée ». Dans ce cas là , ce n'est pas vrai. Les gens s'en rendent compte, donc tout le monde peut mentir.

*- Vous avez dit tout à l'heure que les scientifiques s'intéressent aux objets et les autres aux choses, donc ils ne parlent pas du même sujet. Mais n'y a-t-il pas des situations où les deux types d'approche sont légitimes, ce qui me semble se produire pour beaucoup de phénomènes saturés. Prenons un exemple : je suis malade, je me sens très mal mais je ne sais pas ce que j'ai et je redoute le pire. J'appelle le médecin, il m'examine et me dit : « Je ne sais pas ce que vous avez, je crois que vous avez une maladie orpheline et je ne sais pas la traiter, je vais me renseigner » ; mais cela traîne et l'inquiétude grandit. Alors des gens de mon entourage me disent que les médecins ne savent pas tout, et qu'il y a des guérisseurs ou des médecines parallèles qui, bien que reposant sur des superstitions ou des idéologies sans base objective, donnent souvent de bons résultats. Donc la démarche rationnelle se trouve en compétition des pratiques irrationnelles. Comment exercer un discernement dans de telles situations qui se produisent hélas souvent dans bien des domaines concernant des problèmes individuels ou sociétaux ?*

*JLM :* D'abord votre description de la situation n'est pas correcte, car le médecin ne vous dira pas : « Je ne sais pas ce que vous avez ». Le médecin, s'il ne sait pas, et donc s'il n'est pas capable d'objectiver ce que vous avez, c'est-à-dire de vous assigner une maladie qu'il connaît déjà, vous dira : « Il faut faire des examens complémentaires ». Car qu'est-ce que c'est qu'un médecin, et surtout un spécialiste ? C'est quelqu'un qui est prêt à vous guérir de la maladie qu'il connaît. Le problème c'est que vous n'avez pas toujours la bonne idée d'avoir la maladie qu'il connaît. Il fait des examens jusqu'à ce qu'il puisse trouver un sous-ensemble commun entre la maladie que lui connaît, et pense pouvoir guérir à tout coup, et la maladie que vous avez et qu'il ne connaît pas, et qu'il ne sait pas guérir. S'il y a un sous-ensemble commun, il essaie de l'agrandir avec d'autres examens, en espérant que ces examens vont confirmer que vous avez un peu la maladie qu'il connaît. Dans ce cas là, il vous garde. Sinon il vous envoie, à contre cœur, chez son confrère qui a peut-être la bonne maladie. Les médecins cherchent à vous objectiver d'une manière qu'ils dominent, qu'ils connaissent. Il n'y a rien à leur reprocher, ils font leur métier. Ils ne peuvent pas faire plus. De là à penser que vous allez être guéri par le guérisseur, je n'en sais rien, vous avez le droit de le croire. Le guérisseur vous dit qu'il a une approche globale, mais c'est parce qu'il est incapable de constituer un objet précis.

Il ne suffit pas de ne pas être capable d'objectiver pour dépasser l'objectivation. Le cas de la médecine est intéressant parce que dans la concurrence entre la médecine scientifique et la médecine traditionnelle, tout le monde retient les limites de la médecine objectivante, et rêve d'autre chose. Mais peut-être qu'il n'y a pas d'autre chose ; peut-être qu'il n'y a pas de médecine non objectivante. Le concept moderne de médecine a consisté à privilégier toujours la transformation de l'homme en machine, comme le disait Descartes : « Faisons comme si l'homme était une machine. » Descartes savait très bien qu'il n'était pas une machine. Il a dit : « si on traite l'homme vivant comme une machine, on va en faire un objet, on va pouvoir traiter peut-être des choses qui relèvent de la machinerie en lui. » Mais il était tout à fait conscient du reste... D'ailleurs, il avait d'autres médecines de secours ; mais la médecine de secours, dans son cas, c'était la sagesse de l'homme, ce n'était pas le rebouteux. Le vrai problème de la médecine, c'est qu'elle vise la santé. Quand on a comme objectif de viser la santé, évidemment l'échec est garanti. La santé, pendant un certain temps, c'est possible ; mais vouloir produire de la santé quoi qu'il arrive, à un certain moment c'est un mensonge. Vivre, c'est mourir. Mourir, cela commence dès qu'on est conçu ; l'idée qu'à un moment la vie s'arrête et que c'est la mort, cela n'a aucun sens. Les gens qui sont surpris par la mort sont des gens qui étaient bien inattentifs. Les médecins qui vous garantissent la santé de manière indéfinie, cela n'a pas de sens. C'est pourtant le discours officiel. Maintenant Google va nous faire vivre trois siècles, et que fera-t-on pendant ces trois siècles : on tapera sur Google ? Cela n'a aucun sens.

- *Le rayon vert est-il un objet ou une chose ? (Rires dans l'assemblée).*

JLM : Vu le sérieux de la question, je vais y répondre avec sérieux. Si c'est par hasard que vous voyez le rayon vert, c'est une chose. Si vous avez pris un voyage par un tour operator qui vous garantit de voir le rayon vert, c'est un objet.

- *Quelle est la définition de la raison ?*

JLM : Il n'y a pas de réponse à cette question. La raison est une pratique, et on peut perdre la main très vite. Il y a des gens à qui c'est arrivé aujourd'hui. Il n'y a pas de définition de la raison, la raison est un acte.

- *Quel est l'argument qui vous permet de dire qu'il y aura toujours des phénomènes saturés, est-ce une démonstration ou un acte de foi ?*

JLM : Ce n'est pas un acte de foi, c'est une pure constatation.

Chaque fois que je suis malade, je fais l'épreuve de ma chair, au sens de Michel Henry, comme phénomène saturé, qui est absolu, non relatif à aucun autre, qui est affecté par lui-même et par aucun autre.

Quand je suis interloqué par quelqu'un, par la face d'autrui, j'ai un phénomène saturé, et quand il y a un événement, j'ai un phénomène saturé ; c'est une constatation.

Heureusement, il n'y en a pas trop, sinon la vie serait un peu stressante, mais nous sommes d'abord dans des phénomènes saturés.

C'est seulement en nous éloignant de nous-mêmes que nous entrons dans le monde des objets, c'est-à-dire en dématérialisant le phénomène saturé. Je comprends votre question si par phénomène saturé, vous pensez d'abord à l'espace religieux, alors là d'accord.



- *Il y a une objectivation qui est quand-même croissante...*

J-L M : Écoutez, je peux dire : « Ou bien "autrui", il n'y en a pas - il n'y a que des objets portant des masques ; ou bien il apparaît comme un phénomène saturé. » Il ne s'agit pas seulement d'être amoureux, il s'agit de l'amitié, des relations privilégiées avec quelqu'un, c'est toujours un phénomène saturé, autrement il n'y a pas d'autrui. On peut vivre sans objets, des générations entières l'ont fait, on ne peut pas vivre sans phénomène saturé. Ou alors on devient un zombie de télé-réalité, ce qui est possible et va peut-être se développer après tout. Le producteur-consommateur heureux, c'est quelqu'un qui n'a de rapport qu'avec des objets. Simplement il cesse d'être un humain, c'est la bataille des clones.

- *La naissance d'un enfant n'est-elle pas un exemple de ce phénomène saturé, dans lequel on peut voir aussi l'enfant comme un objet à cause de ses besoins physiques ? On est en face d'un être nouveau, un autre, avec lequel on va partager des émotions tout en se préoccupant de son bien-être matériel, quelqu'un qui fait irruption dans notre vie et la bouleverse.*

J-L M : On ne saurait mieux dire. La naissance est un exemple remarquable de phénomène saturé, elle est en un sens toujours imprévisible. Il ne suffit pas d'essayer pour que cela arrive, il ne suffit pas de ne pas essayer, d'éviter, pour que cela n'arrive pas. Il y a un conflit entre le phénomène saturé et l'objet, actuellement, parce que sous les noms de GPA, etc., il s'agit de savoir si la naissance est un événement ou si c'est une production.

C'est cela le fond de l'affaire. Est-ce que l'homme est un produit pour l'homme ? Il fut un temps heureux où l'homme était un loup pour l'homme, cela avait un côté sympathique. Maintenant l'homme est un produit pour l'homme, c'est beaucoup moins sympathique. C'est vrai pour la naissance. C'est vrai pour la mort, car sous le nom d'euthanasie, de mourir dans la dignité et autres choses, cela veut dire mourir quand ce sera décidé. On nous fait croire que c'est quand celui qui meurt le décidera. C'est une plaisanterie, tout le monde sait bien que ce

n'est pas lui qui décidera. Ce sera quelqu'un d'autre. Si c'est quelqu'un, c'est déjà bien. Ce peut être une machine, comme en bourse ces machines qui spéculent à 4 millions de messages par seconde, qui décidera qui meurt. C'était comme cela que cela se passait au Goulag, il fallait tant de morts pour une purge... Je veux dire que la bataille de l'objectivation du début et de la fin de la vie est fondamentale. Que peut-on mettre en face de l'objet ? Que c'est un phénomène saturé que personne ne peut prédire. Donc l'option pour un phénomène saturé est ici tout à fait décisive. Maintenant, il y a peut-être d'autres manières de formuler la chose...

*- Est-ce que le dialogue entre le scientifique qui parle d'objets et le philosophe qui parle de choses est possible ? Si oui, à quelles conditions ?*

*JLM :* Eh bien oui, la preuve ! C'est très important le dialogue. Nous n'avons pas le même enjeu. Comprendre qu'on n'a pas le même enjeu et que les deux enjeux sont légitimes, cela permet d'abord de ne pas s'affronter bêtement. Il y en a qui jouent aux échecs, et d'autres aux dames. Ce sont deux jeux différents et il est très important de comprendre que les deux jeux sont différents, et qu'il n'y a pas l'un des deux qui doit gagner sur l'autre.

Deuxièmement, nous avons en commun que nous sommes des êtres humains rationnels, et que les deux jeux sont rationnels. Je ne sais pas si un dialogue est possible entre un joueur d'échecs et un joueur de dames, mais au moins, il ne peut pas y avoir d'affrontement direct. C'est déjà un progrès.

D'autre part, cette division de la rationalité est notre problème commun. C'est un fait dont nous souffrons les uns et les autres. Prendre conscience de cette souffrance théorique commune, c'est un premier pas, parce que personne n'est satisfait de cette espèce d'hémiplégie. Il fut un temps où Descartes pouvait être les deux à la fois. Kant déjà ne pouvait pas. Nous, nous ne pouvons pas être les deux à la fois, et ceux qui prétendent l'être sont très mauvais dans les deux domaines.

Il est très difficile de sortir d'un des deux domaines pour entrer dans l'autre. La première chose que nous avons à faire, c'est au moins d'être conscients de l'état réel de la situation. La plupart des discussions entre scientifiques et philosophes ou littéraires sont basées sur l'idée qu'avec un peu d'approximation, de confusion et de tolérance - comme on dit - on va se mettre d'accord, en parlant d'un mix non identifiable. Moi je crois qu'il n'y a pas de mix. Il y a deux manières de penser, qui ne sont pas directement articulables et réductibles l'une à l'autre. C'est cela le problème, et c'est mieux de le présenter ainsi.

*- La perception n'est pas un phénomène passif. Ce qui est perçu est construit.*

*J.-L. M. :* C'est parfaitement exact, sauf que c'est mal formulé. La perception n'est pas un phénomène. La perception permet d'accéder au phénomène. La perception n'est pas passive. Si c'est cela que vous vouliez dire, entièrement d'accord. Comme vous dites, elle est construite ; ce qui est perçu est construit, ou plutôt constitué. Je ne parlais pas de la perception, mais de l'intuition. L'intuition est passive, la constitution est active. La constitution - ou la synthèse -, est la mise en rapport entre le concept qui est actif, et l'intuition qui est passive. Le mix, si je puis dire, la synthèse, c'est la perception. Donc nous sommes d'accord.



<http://evry.catholique.fr/Foi-et-Culture-Scientifique>

la revue *Connaître*

<http://vendredidegif.webs.com>

[vendredisdegif@gmail.com](mailto:vendredisdegif@gmail.com)



[91afcs@orange.fr](mailto:91afcs@orange.fr)